Après le comptoir

Autor(en): **J.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-215859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

58me ANNEE — N° 40. Samedi 2 octobre 1920.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* un an **Fr. 6.—**
six mois, **Fr. 3.50** — *Etranger,* un an **Fr. 8.70**

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois, jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 1.50

en s'adressant à l'administration, Pré-du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 2 octobre 1920. — † Le bibliothécaire Louis Dupraz. — Lo Vîlhio Dèvesa : Grebi et lé qvatro Davi *(Luc à Dzaquié)*. — Après le Comptoir. — Tous à la choucroute. — Flanerie à Lavaux *(C. P.-V.)*. — Grognuz orateur *(L. Monnet)*. — Feuilleton : Une nomination *(John-G. Péter)*. — Association des Vaudoises.

† Le bibliothécaire Louis Dupraz.

La Bibliothèque cantonale et universitaire vaudoise vient de perdre son éminent directeur, M. Louis Dupraz. Il était à sa tête depuis plus d'un quart de siècle, après avoir passé vingt ans dans l'enseignement public. C'était l'ami des livres, l'ami des enfants, et l'un des plus ardents patriotes que nous ayons connus. On aimait à voir sa haute stature, ses traits énergiques et spirituels, à entendre sa parole vive et savoureuse. Il eût pu jouer, dans les affaires publiques, un rôle de premier plan ou se faire un nom dans les lettres, car il écrivait aussi bien qu'il parlait. Mais il avait la modestie des vrais érudits, modestie qui n'avait d'égale que son infinie bonté. Les trésors de son savoir il les semait libéralement en d'intimes entretiens, lançant des idées neuves, des saillies originales, suggérant des plans d'ouvrages, indiquant, en matière d'histoire du canton de Vaud, des sources ignorées, des œuvres inédites, des manuscrits français ou patois, et autres choses précieuses dont il avait la garde. Le *Conteur Vaudois* est redevable à son obligeance de la communication d'un grand nombre de jolies historiettes, d'anecdotes et de la nouvelle si fraîche de Benjamin Dumur, intitulée *Fumée,* qui parut dans nos colonnes au printemps dernier.

Aux regrets exprimés par la *Revue,* journal dont Louis Dupraz fut l'un des administrateurs, qu'il nous soit permis de joindre ceux qu'éprouve notre petit périodique à voir disparaître si prématurément l'homme excellent qui ne cessa de lui témoigner sa bienveillance et son appui.

V. F.

GREBI ET LÉ QUATRO DAVI

I'IRAN dué pairè d'ami clliau quatro Davi : Lâi avâi Davi lou cordagni qu'avâi fé onna galéza carraïe dè coûte la pinte dâo Pontet; l'irè chet coumin on lan et on dzo qu'avâi étâ à Mordze po la fâire d'aôton, l'avâi dû atzetâ on petit cafornet, lou mettre su sa lotta po né pâ que la bize ne lou prevôlaré pâ dein lou lé, du Mordze à Prevereindze.

Lâi avâi Davi lou corbô dâo Man, qu'iré niaffe assebin, qu'a fini pè îtré tzerrotton à Lozena.

Lâi avâi Davi lou lacéli, on vretablio Palindzâ dé la Veuilletta, que desâi à sa fenna que vegnâi dè la granta comba : « Va âo Chenit » quand l'eimbêtâve.

Lâi avâi, po lo miméro quatro, Davi lou marchan de tchîvrè que vegnâi dâo Païs d'amont. L'avâi assebin on bocan, que ma fâi Davi qu'on lâi desâi Grand Diablo (l'irè son mot) ne cheintâi pas adi lou tzerfouillet.

Clliau quatro Davi l'iran fô po djuvî âo moutze, aô bin à la bîtè, quaùquè iadzo aô binocle à la pinte dâo Pontet.

A te que qu'on deçando né, tandi que djuvan, vaite-cé Grebi, lou piqueu, qu'arreve. On lâi desâi Grebi po cein que l'avâi la frimousse coumein onna écumoire : l'avâi z'u la petite vérole dein son dzouveno tein. S'appelâvè Jean Rebibe, craio, et vegnâi dé z'Allemagne.

Lou niaffe fâ dince âo Grand Diablo :

— Vaite-cé Grebi !

Et ci zique lâi fâ :

— Bonjou, monsieu Grebi, commein ça va ?

— Si fou redide ce mot, che fous fout un chifle: fous êté tant peau fous, fous sentez tant pon afec fotre bocan !

Lou Grand Diablo, ne lâi compregnâi rein, et lâi fâ dince :

— Mais, monsieur Grebi...

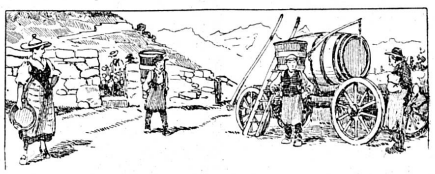
Pan ! astou l'a reçu onna motcha su lou caillou, et rrau ! onco onna autra: sè san rebattâ perque bâ avoué lé verrè, lè pot, lè demi-pot, lé quartette et l'a falliu François dâo Pontet et lè z'aôtro Davi po lè séparâ...

Ein apri, l'a falliu s'espliqua, et lou lacéli, on tot fin dzanlliâo, que ne mettâi min d'êdié dein son lacî ni dein son vin non plliu, a de que ne s'appelâve pâ Grebi, mâ bin Djan Rebibe.

L'an refé la paix et l'an bu on pot que l'é ma fâ Grebi et lqu Grand Diablo que l'an païe.

Lou marchan dé tchîvre n'a pas pu lâi ein veindre iéna stu iadzo, mâ s'étan fottu onna ruda rebedoulaïe.

Luc à Dzaquié.



APRÈS LE COMPTOIR

LE premier Comptoir suisse de l'alimentation et de l'agriculture est chose passée. Il a réussi au-delà de toute attente. De partout, en Suisse, exposants, acheteurs, visiteurs, y sont accourus en foule. Les éloges sont nombreux; les critiques rares. Les éloges sont, en général, fondés; des critiques, les unes le sont, les autres pas. On ne réussit jamais à contenter du premier coup tout le monde, dirait M. de la Palice.

Mais le Comptoir de Lausanne n'a-t-il été qu'une belle manifestation de la production nationale dans le domaine de l'alimentation et de l'agriculture? Cela seul eut suffi à sa gloire. Il a plus encore. Il a été un éclatant témoignage de la solidarité nationale et de l'esprit patriotique dont malgré tout les Suisses sont animés, quelle que soit leur race, leur confession, leur opinion. Ah ! sans doute, ces grandes réunions qui groupent des citoyens venus de toutes les parties du pays font ressortir, mieux que toute autre circonstance, les différences, les contrastes qui existent entre nous. Certes, jamais plus qu'en pareille occurrence, on ne voit avec évidence que nous ne sommes pas tous de même souche et que des malentendus, des froissements même, peuvent facilement surgir en certaines occasions. Mais aussi, jamais plus on n'a preuve moins contestable de cet amour immense et unanime pour la bannière commune sous laquelle nous sommes venus successivement nous ranger, de notre plein gré et poussés par un semblable désir de liberté. Chacun revendique avec fierté sa petite nationalité cantonale et pour rien au monde n'y voudrait renoncer; mais chacun ne la comprend que sous l'égide tutélaire de la grande nationalité suisse. Et dans ces solennités patriotiques qui mettent en contact des citoyens de tous les cantons, on sent bien que ces cantons ne sont rien sans la Suisse et que c'est elle qui, par ses institutions démocratiques et fédéralistes, leur donne tout leur relief.

Le premier Comptoir n'a-t-il pas été aussi une manifestation appréciable de ce que peut, quand il le veut, l'esprit welsche. Ce n'est plus le moment de rappeler les longs, et parfois pénibles pourparlers qui ont précédé l'octroi justifié, à Lausanne, et par elle au canton de Vaud, d'une part de la Foire suisse d'échantillons. Ce sont choses à classer aux archives. Mais la longueur de ces pourparlers, dont l'heureuse issue a souvent paru douteuse, a eu pour conséquence un retard sérieux dans le commencement des travaux. Heureusement les hommes énergiques qui avaient pris la chose en mains et qui étaient résolus à aller de l'avant coûte que coûte, poursuivaient, parallèlement aux transactions engagées, les études nécessaires à l'exécution. De sorte que sitôt l'accord conclu, on put mettre la main à la pioche. Toutefois, il ne s'agissait pas de lambiner. Le temps était compté. La belle halle en ciment armé, édifiée sur les plans de M. Braun, architecte à Lausanne, sortit de terre comme par enchantement. Elle a fait l'admiration de tous par ses proportions, comme aussi par la hardiesse et l'élégance de son architecture. Les halles annexes provisoires, imposées par une affluence d'exposants qui dépassait toutes les prévisions, furent élevées, elles aussi, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Au jour fixé pour l'ouverture tout était quasi prêt. Ces Vaudois, tout de même, quand ils veulent !...

La Société des maîtres d'hôtels de Lausanne-Ouchy, désirant que, de toutes façons, les personnes qu'attirerait le Comptoir en remportent un bon souvenir, se chargèrent de l'installation du restaurant. C'était la démonstration pratique de l'excellence de l'organisation hôtelière suisse. A côté, c'était la halle de dégustation, l'une des plus visitées du Comptoir. Ça se comprend: ne tient-on pas toujours les gens par le bec ! On trouvait là tout ce qui peut contenter les palais les plus difficiles et les plus délicats. On y passait, presque sans s'en apercevoir, de l'apéritif arlequin, qui prélude aux alléchantes promesses du menu, au champagne frappé qui les couronne. Comment résister ? Il est de fait que les trois « carnotzetz » à l'enseigne des vins suisses et des crus vaudois les plus fameux, des vins valaisans et de la raclette renommée, des vins neuchâtelois et de la fondue des montagnes, ne désemplissaient pas. A leur porte, lorgnant d'un œil d'envie les élus, se pressaient, se bousculaient ceux qui soupiraient après un humble tabouret et leur tour de fondre aussi le grain de sel. C'est là, peut-être, que battait le plus apparemment le cœur du Comptoir. C'est là que s'échan-

geaient les impressions bonnes et mauvaises; là que s'engageaient et se concluaient les marchés. Que diable, n'est-on pas dans le canton de Vaud ! Pourquoi vouloir changer notre tempérament, éminemment sociable et gai ? L'entreprise du Comptoir, dont l'organisation avait été, on l'a reconnu, l'objet de soins minutieux, en a-t-elle pâti ? Nous ne le pensons pas.

Le correspondant d'un journal important d'un canton où l'on regrette tous les jours davantage de n'être plus « Vaudois », a dit, en parlant du Comptoir, que « c'était un petit Comptoir avec une grande cantine. » Il a mal vu. Celui qui a écrit ces mots doit être un grincheux. Le Comptoir, proprement dit, n'avait rien à envier à la cantine et c'est à lui que reste le dernier mot; c'est lui qui est le grand, le principal triomphateur.

Certains exposants, a-t-on dit aussi, se sont plaints que le public venait là en curieux plus qu'en acheteur. Ces exposants oublient-ils que leurs clients directs, c'est-à-dire les détaillants, sont visités, sollicités, même parfois importunés à tout instant par les voyageurs de fabriques et qu'ils ont ainsi mainte occasion de donner leurs commandes. Quant à ces simples curieux dont parlent avec dédain les plaignants, ce sont les consommateurs, ce sont les indispensables. Sans eux, les fabriques n'auraient plus qu'à éteindre leurs feux. Or, pensez-vous qu'il n'y ait pas, pour le fabricant, profit indirect, sinon immédiat, à ce que dans des entreprises périodiques comme la Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne ces curieux, qui sont la majorité et trop souvent enclins à chercher à l'étranger ce qu'ils ont sous la main, puissent se rendre compte de l'importance des ressources indigènes, des progrès de notre agriculture et de notre industrie, leur donnant sujet d'intéressantes comparaisons et de réflexions salutaires ?

S'il est des fabricants qui s'imaginent n'avoir pas fait assez d'affaires au Comptoir, en revanche ceux qui n'y ont pas exposé peuvent être certains d'avoir manqué l'occase. « Les absents ont toujours tort. » Le vieux dicton n'a rien perdu de son crédit, en matière de commerce et d'agriculture surtout.

Il ne faut pas méconnaître les effets par contre-coup.

J M.

A l'école. — Le professeur. — Voici un morceau de fer. Pour en produire une barre, que faut-il faire ?

L'élève. — ? ? ?

Un camarade complaisant souffle :

— On le passe au laminoir.

Et l'élève, qui a mal entendu :

— On lui passe un habit noir.

TOUS A LA CHOUCROUTE

LA choucroute a refait son apparition, sinon sur nos tables familiales, du moins dans nos restaurants. C'est le triomphe des « ripli ». Mangeons-en, si nous voulons devenir vieux, ce qui n'est pas à dédaigner, à condition, bien entendu, d'avoir la santé pour garde-malade.

Tous à la choucroute ! Voici ce que nous lisons dans un journal parisien. Et pourtant Paris n'est pas le berceau de la choucroute :

« Depuis que le professeur Metchnikoff découvrit que certains ferments lactiques sont très salutaires à nos intestins et qu'il déclara : « il suffit, à qui veut » s'assurer une longue vie de prendre chaque jour du « lait caillebotté », nos contemporains en consomment avec délice des quantités formidables.

» Mieux : le dit ferment ayant pu être isolé, est venu dans le commerce sous forme de petits comprimés qu'on peut prendre tels ou dont on farcit des dattes qui, paraît-il, sont de merveilleux véhicules pour les bacilles.

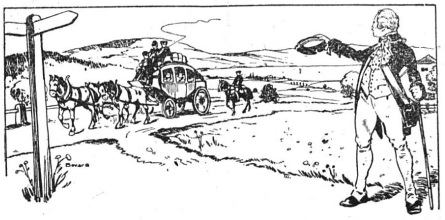
» Et les élégantes qui, vers cinq heures, fréquentent les thés les plus sélects, se font servir ces fruits qui unissent l'utile à l'agréable puisqu'ils constituent à la fois une friandise et une médecine.

» Eh bien, le lait caillé et la datte lactique ont vécu !

» C'est leur inventeur lui-même qui les a tués pour les remplacer par... la choucroute !...

» Parfaitement, le mets qui fait l'orgueil de Strasbourg et la joie des habitués des brasseries possède lui aussi le fameux ferment dont notre intestin a si grand besoin.

» Et le professeur Metchnikoff, ayant proclamé ses vertus, vous verrez que, d'ici peu, les belles habituées des Palace-Hôtel se feront servir à goûter de solides portions de choucroute... »



FLANERIE A LAVAUX

CHARLES Secretan. dans ses *Paysages Vaudois,* écrit que le Jorat est le plus beau pays du monde. J'avoue que le Jorat est, en effet, merveilleux, mais j'estime que Lavaux n'a absolument rien à lui envier.

Tout dernièrement, en flânant, j'en ai parcouru une partie, et, certes, mon temps ne fut point perdu. Parti de l'Ours, je suivais cette incomparable route des Monts — j'entends incomparable quant au paysage qu'elle domine — route qui, vous le savez, longe les Monts de Pully, au-dessus du vignoble, à la limite inférieure des grands bois sombres, forme une ligne blanche de démarcation entre le vert tendre des vignes et le vert plus foncé des prés.

La vue est idéale. Le vignoble s'étend de tous côtés : à l'ouest jusqu'aux premières habitations citadines, villas modernes, très modernes, façon de châteaux en un style baroque et souvent polychrome, qui n'a ni grandeur, ni beauté, mais plaisant, comme un bibelot d'étagère. Le Jura forme l'arrière-plan, ligne ondulante, où, sur les croupes arrondies, une légère pâleur de nuage se confond avec le ciel vaporeux. A l'est, le vignoble de Lavaux demeure caché par une succession de collines qui, depuis Lutry, ascendent jusqu'aux noires forêts joratoises, tandis que, sur l'un des sommets, à dos d'âne, la tour de Gourze donne sa silhouette trapue. Le sud, c'est le lac et les Alpes.

En cette après-midi, les teintes étaient à demi-voilées, et le bleu de l'eau ni trop vif, ni trop sombre, caressait particulièrement le regard; de même le ciel, où de rares et floconneux nuages se mouvaient lentement, effleurant parfois les crêtes des Alpes savoisiennes. Le vert de ces montagnes, en certains endroits, se dorait sous l'éclat d'un rayon de lumière, quelques rochers miroitaient ainsi que des cristaux polis, et les villages accrochés aux flancs des contreforts alpestres, les petites villes sur la rive, formaient autant de taches claires, presque mobiles, égayant l'ensemble plutôt monotone.

* * *

J'ai passé devant Belmont sans m'y arrêter, voulant descendre sur Grandvaux. La Croix ne m'a pas retenu, et le clocher du collège de Savuit, qui m'attirait un brin par un certain côté bachique, n'a pas eu raison de ma constance. En revanche, à Grandvaux, je fis halte. Certaine cave que je connais depuis des années, fut cause de mon arrêt. Et puis, voyons, n'avais-je pas gagné les trois verres traditionnels. Par une chaleur estivale, un petit coup de *dix-neuf* n'est fichtre pas de trop, surtout quand il est accompagné de deux ou trois tranches de saucisson et d'un croûton d'un pain comme on n'en mange plus à Lausanne depuis longtemps, le tout dûment arrosé, et voilà des « quatre heures » comme l'ex-roi de Prusse n'en fait assurément plus.

Puis j'ai repris mon bâton, « guignant » de loin Cully.

* * *

Cheminant allègrement dans les chemins flanqués de murets, un peu égayé par le *dix-neuf*, je chantonnai comme Jean-Jacques en descendant du Châtelard. Seulement, je ne chantonnai pas les couplets du *Devin du Village,* mais bien *Vaudois, un nouveau jour se lève.* Le Lavaux excitait ma verve patriotique.

Et, à mi-côte, j'aperçois Riex, puis Epesses. Ah ! les incomparables parchets, et comme on comprend bien que jadis, dans les temps nébuleux de l'antiquité latine, les Romains aient élevé à Cully un temple en l'honneur de Bacchus. Je sais que les archéologues nient ce fait et considèrent comme apocryphe l'inscription rapportée par un voyageur quelconque, dont j'ai oublié le nom, et qui, sans doute, ne la vit jamais. Je sais cela. Mais il me plaît de croire quand même à ce culte symbolique au sein de ce superbe vignoble vaudois.

* * *

Cully, dis-je. D'aucuns n'ont pour cette exquise cité toute la sympathie qu'elle mérite. Je ne parle ni des souvenirs historiques, ni du Major, ni de son monument, mais de la ville elle-même. avec sa place que borde, au bord du lac, cette belle rangée de vieux peupliers, avec son hôtel-de-ville, où l'on sert du Villette authentique, avec la porte à l'Isaline, avec ses rues capricieuses et son temple. Cully est charmant.

Néanmoins, s'y attarder est dangereux. Les fines gouttes y sont nombreuses, et la majorité des propriétaires pratiquent l'adage : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » C'est-à-dire, traduit en bon langage de bon vigneron et de bon Vaudois : « Offre un verre. » Et c'est tentant un verre, deux aussi, voire trois; et si l'on récidive, diable ! le danger est là.

Pour être sage, filons en tapinois.

* * *

Villette m'attend avec sa merveilleuse église, en laquelle nombre de Lausannois allaient, il n'y a pas longtemps encore, faire bénir leur mariage. Et puis, Lutry, que je « guignais » aussi depuis la route des Monts. A Lutry, l'arrêt est obligatoire, et vous m'en voudriez de passer tout droit. D'ailleurs, ici, j'ai le tram, et si le Lavaux est méchant, j'aurai toujours la ressource de m'y lancer et d'arriver sur St-François « franc comme l'or ».

La nuit tombe. Le lac, éclairé de rayons rouges, se cuivre çà et là, et les mille vaguelettes qui le ridient — autant de miroirs éphémères au soleil couchant — scintillent et frissonnent. Peu à peu l'ombre descend sur les êtres et les choses. C'est bon et la fraîcheur qui envahit, bruissant dans les branches, donne au spectacle un peu de joie, parce que l'on se sent mieux.

C. P.-V.

Carillon. — Un paysan qui avait arrondi son bien, marie une de ses filles. Le repas de noces fut copieux et bien arrosé. On en parla beaucoup dans la contrée. Un parent habitant un village voisin et qui n'avait pas été convié, rencontre le père de la mariée :

— Salut, François. Alors, c'est fini, cette noce ? Y paraît que vous avez rudement trinqué, au souper...

— Ah ! il est sûr que si on avait eu des sonnettes au coude, ça aurait fait rudement de bruit dans la maison !

GROGNUZ ORATEUR

LE *Conteur* se souvient-il que Favey et Grognuz, ces fidèles amis, étaient venus au Tir cantonal de Lausanne ? nous écrit un de nos abonnés. Moi, je m'en souviens et même je me rappelle que Grognuz, tout près de qui j'étais assis au banquet, y avait prononcé un discours très applaudi.

Voici comment ça s'était passé :

Quand les orateurs inscrits — fort rares ce jour-là — eurent parlé, le major de table parcourut la cantine, en quête de nouvelles productions, pour animer encore quelques instants le second acte du banquet. Grognuz le remarquant lui dit :

— Estiusez, mossieu, est-ce pas vous qui donnez la permission pour la paroie ?

— Sans doute.

— C'est que ça me ferait rien de dire deux mots.

— S'agit-il d'un discours ou d'une chanson ?

— Non, non, pas une chanson, seulement quatre mots en croix, court et bon, vous savez !...

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— Philippe Grognuz, avec honneur !

Et le major de table souriant :

— Philippe Grognuz ?... Etes-vous peut-être celui...

— C'est bon, c'est bon, je vous vois venir avec l'affaire.

— Quelle affaire ?... J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous comprenez que nous savons bien que le mossieu du *Conteur* qui a fabriqué la brochure a ça conté un peu à son idée; mais ça fait rien.. Voyons, est-ce que je peux monter là-haut vers cette coupe, oui ou non ?...

— Une minute seulement, fit le major de table en s'élançant à la tribune.

Et lorsqu'il annonça l'orateur, un immense éclat de rire et de bravos partit de la foule.

Grognuz envisagea ce bruit comme une sérieuse ovation; et, le visage enluminé, monta avec crânerie à la tribune, plongea un regard amical dans la coupe et débuta par quelques lampées.